

Fondation
Charles Veillon

Predrag Matvejevitch

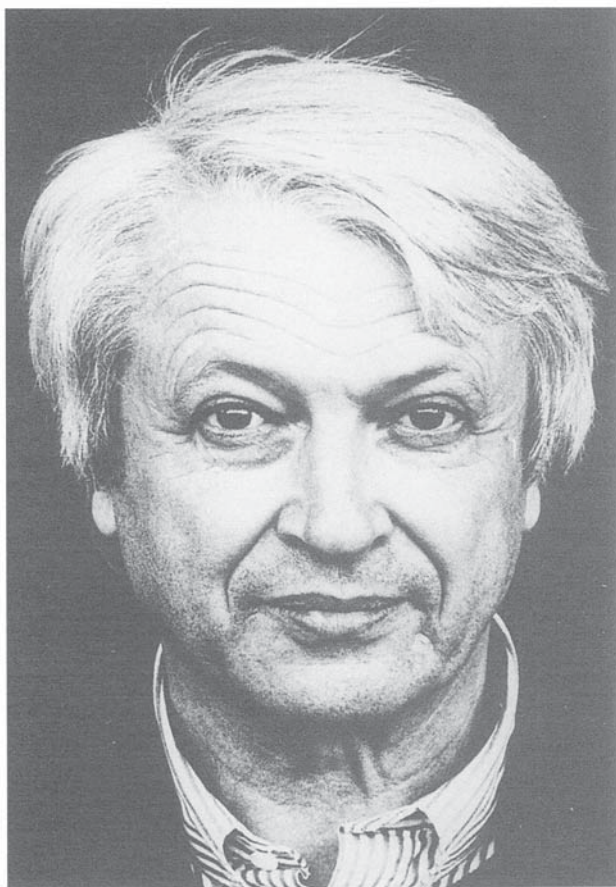
*Lauréat du
Prix Européen de l'Essai Charles Veillon 1992*

Discours de proclamation
Pascal Veillon

Allocution
Iso Camartin

Laudatio
Robert Bréchon

Conférence
Predrag Matvejevitch



Predrag Matvejevič

DISCOURS DE PROCLAMATION

«Il n'est pas facile de trouver les mots pour les choses à la fois ordinaires et rituelles, séculières ou sacrées...» dites-vous au début du Bréviaire méditerranéen, cher Monsieur Matvejevitch.

Il n'est pas facile non plus de trouver les mots pour vous accueillir ce soir. Vous, l'auteur du Bréviaire, lorsqu'on est encore sous le charme durable de sa lecture, vous, le Croate, et comment détacher les yeux, et le cœur, de votre pays torturé? Nous voulons tout simplement vous dire notre admiration, et, en même temps, votre présence ici a quelque chose de sacré, de grave.

J'imagine, avec peu de risque de me tromper, que nous avons tous ce double sentiment, cette double attente: retrouver la jubilation de l'esprit et des sens connue de tous ceux qui ont ouvert votre livre, et tenter de comprendre l'incompréhensible.

Comprendre... c'est peut-être la tentation.

J'ai eu le privilège de lire le Bréviaire sur une île, et pas n'importe laquelle, sur une Cyclade. J'étais, bien sûr, atteint d'«insulomanie»! J'ai connu l'intense satisfaction, au détour d'un sentier, de reconnaître l'endroit d'où j'étais parti, d'avoir fait, à pied, le tour de l'île, de l'avoir comprise, contournée, conquise.

Parfaite illusion. Je n'avais découvert que ma propre satisfaction, mon propre univers, comme ces marins, dont vous parlez, qui «retrouvaient les rivages méditerranéens au-delà des Océans».

Voilà pourquoi vous dites qu'il faut guérir de l'«insulomanie», malgré le bien qu'elle nous fait.

Nous avons tant de peine à ne pas nous enfermer dans nos identités, nous réduire à nos particularismes, mais à en trouver la valeur, comme vous le faites si bien.

J'aimerais pouvoir, ce soir, vous accueillir sans vous enfermer dans ce double sentiment que j'évoquais tout à l'heure. Vous accueillir pour

que nous soyons tout entier à la joie de faire votre connaissance, même si cette joie est assombrie. De vous découvrir, au-delà des histoires, des cartes et des mots du Bréviaire, au-delà de l'Histoire, de découvrir votre présence chaleureuse parmi nous.

Merci à chacun de vous qui êtes venus faire cette découverte et entourer Monsieur Predrag Matvejevitch, lauréat du Prix Européen de l'Essai 1992.

Pascal Veillon

ALLOCUTION DE M. ISO CAMARTIN

*Monsieur le Président de la Fondation Veillon,
Cher Monsieur Matvejevitch,
Mesdames, Messieurs,*

Le premier travail du jury est celui de lire. De lire ce que les vagues et les vents nous apportent du nord et du sud de l'Europe. Le yougo et la boura, le maestral et le mistral, le levanat, qui vient du levant et le poulenat qui vient du ponant.

«La poésie attribue aux vents des caractères ou des traits masculins ou féminins, divins ou démoniaques, coléreux ou espiègles, caresants, musicaux, ceux qui donnent des maux de tête ou qui font voir la vie en rose, qui nous inspirent ou qui parodient nos inspirations.»

Ce passage est une citation du «Bréviaire méditerranéen». Ce que fait la poésie avec les vents, le jury le fait avec des courants de la pensée et de l'écriture. On les classifie selon des critères analogues, on sépare ceux qui nous causent un mal de tête de ceux qui nous inspirent, le genre littéraire de l'essai est riche en variations de tonalités et de messages. On y trouve le discours philosophique ou historique, le discours politique ou polémique et, de temps en temps, l'on rencontre aussi un discours poétique.

L'essai est ouvert à toutes ces préoccupations, mais ce que l'on recherche surtout dans l'essai, c'est l'interférence de ces discours différents. Et ainsi, la variation d'un style spécifique est incomparable avec celui des autres genres. Chaque année, nous trouvons de nouveaux livres qui nous impressionnent par leur contenu savant et académique. Des livres qui nous fascinent à cause de leur colère polémique ou de leur vision politique ou, de temps en temps, de leur flair sensuel et poétique, mais rarement, nous tenons dans nos mains un livre qui nous enchante par sa rigueur intellectuelle et sa force persuasive de la même manière que par ses ingrédients esthétiques.

La trouvaille de cette année a été le «Bréviaire méditerranéen» de Predrag Matvejevitch. On pourrait dire que ce Bréviaire est pour le genre littéraire de l'Essai ce que la découverte d'une nouvelle rose des vents

était pour un cartographe du tard Moyen Age: emblème d'une navigation de degré supérieur, orientation pour une écriture au-delà de nos besoins particuliers de comprendre et de réagir. Il est difficile de trouver aujourd'hui un livre où le lourd savoir des cultures réunies autour de la Méditerranée nous est présenté avec tant de charme, de finesse et de goût pour les surprises intellectuelles, «Fröhliche Wissenschaft» comme nous en avons besoin dans un monde qui n'est pas tellement «fröhlich». De tomber sur un livre tel que le «Bréviaire méditerranéen» représente pour le jury d'un Prix Européen une fortune particulière. Il faut être aveugle pour ne pas remarquer les qualités extraordinaires de ce livre qui va nous être présenté. Le seul mérite du jury est de ne pas avoir dormi!

Cher Predrag Matvejevitch, au nom du jury, je vous félicite pour les merveilles de votre Bréviaire qui est devenu pour nous, curieux de comprendre les merveilles de l'Europe, un nouvel itinéraire à travers les cultures de la Méditerranée. Soyez-en remercié.

Mesdames et Messieurs, merci de votre attention.

Iso Camartin

LAUDATIO

Les deux livres de Predrag Matvejevitch publiés en France, « Pour une poétique de l'événement » et le « Bréviaire méditerranéen », se ressemblent si peu à première vue qu'un lecteur non prévenu pourrait presque s'imaginer qu'il a affaire à deux auteurs différents. Et moi aussi, qui suis son ami depuis longtemps, quand je repense à tout ce qu'il a fait, dit et écrit depuis trente ans, j'ai un peu l'impression d'avoir connu non pas un, ni même deux, mais bien trois hommes: le professeur d'université, critique et théoricien de la littérature; l'essayiste, chroniqueur, explorateur et chantre de la Méditerranée; et le polémiste, dont les interventions dans la vie publique de son pays ont pris la forme de libelles et de pamphlets. En somme, à la fois, un Taine, un Montaigne et un Voltaire.

Il y a un peu plus d'un an, un hasard particulièrement heureux a voulu que j'aie à mener de front deux travaux littéraires également passionnants: la postface du « Bréviaire méditerranéen » et la préface du « Livre de l'intranquillité » de Fernando Pessoa. Et l'idée m'était venue de faire un parallèle à la Plutarque entre le poète portugais et l'essayiste croate, qui incarnent deux idées de l'Europe.

Bien des traits les séparent. Mais ils ont en commun la vertu la plus rare: l'étendue de leur champ de conscience. La plupart des hommes ne voient pas plus loin que le bout de leur nez. Pessoa, lui, ne supportait pas de vivre à l'étroit dans une seule personnalité, une seule foi, une seule patrie. Pour actualiser ses virtualités il s'est multiplié en une demi-douzaine de personnalités créatrices, dont chacune avait son tempérament, sa vision du monde et son style propre. Predrag Matvejevitch, heureusement pour lui, n'a pas poussé le désir d'ouverture de son esprit aussi loin que Pessoa qui, à force de vouloir tout sentir et tout penser, a fini par frôler la folie. Je le tiens pourtant lui aussi, à sa manière plus modeste et plus conviviale, pour l'un de ces hommes exemplaires qui nous appellent, comme le faisait Michaux, à emplir plus complètement notre être ou, comme disait Gide, à assumer le plus d'humanité possible.

Le premier Matvejevitch, c'est le professeur, titulaire de la chaire de littérature française à l'Université de Zagreb. Je le définirai comme étant fondamentalement une intelligence critique, c'est à dire qui se

livre, à propos des textes littéraires ou des phénomènes culturels, à une activité de discernement, de tri, de mise en perspective, bref de rangement. Le critique est celui qui fait le ménage dans l'amas confus d'idées qu'on peut avoir sur les œuvres. Mais il est en même temps un théoricien, dans la mesure où, de ses analyses, il tente d'inférer des lois. J'ai évoqué la figure d'Hippolyte Taine. Avec, là encore, plus de modestie et de souplesse, Matvejevitch à son tour cherche à saisir la rationalité du rapport entre l'art et la vie, entre l'inspiration et l'occasion. Ce qui le préserve de tout dogmatisme, c'est d'être au carrefour de plusieurs cultures. De nationalité et de langue croates par sa mère, d'origine et de langue russes par son père, italianisant par vocation méditerranéenne, il est francophone par profession et par passion. Il a rédigé directement en français sa thèse de doctorat sur La Poésie de circonstance et le livre qu'il en a tiré sur la Poétique de l'événement. Il a été marqué par le marxisme ambiant de l'après-guerre, mais il a subi bien d'autres influences, et cet éclectisme lui permet de projeter sur les textes et sur les questions qu'il étudie les feux croisés de théories et de méthodes empruntées à diverses écoles de pensée. Il suffit, pour s'en rendre compte, de faire l'inventaire des références de ses essais; cela va de Curtius à Mounin, de Lukacs à Souriau, d'Adorno à Croce, de Bachelard à Mounier, des formalistes russes aux existentialistes français.

L'universitaire dont je viens de parler a une pensée originale; mais elle s'exprime toujours sur un ton mesuré. Il y a un autre Matvejevitch, dont la voix est plus véhémement, le ton plus rude. Il s'exprime par le libelle, le pamphlet, ou par cette forme d'écrit qu'est la « lettre ouverte », dont il a fait un nouvel usage. Le théoricien a beaucoup écrit sur la question de l'engagement. Le militant, lui, s'engage effectivement, et cet engagement comporte des risques, je veux dire des risques physiques. Cet aspect de la personnalité et de l'œuvre de Predrag Matvejevitch est encore mal connu chez nous, mais on nous promet pour bientôt une traduction française de ses Lettres ouvertes, éditées en samizdat en 1985, et dont le sous-titre est: Exercices de morale. Elles viennent d'être traduites en italien sous le titre de Epistolario dell'altra Europa.

J'ai évoqué à son propos la figure de Voltaire, dont l'action reste un modèle. La position de Matvejevitch dans son pays est intenable, car depuis près de vingt ans il combat sur deux fronts. Et le passage de la dictature à ce qu'il appelle la « démocratie » a changé les condi-

tions plus que le sens de ce combat. Je lui laisse le soin de définir lui-même tout à l'heure dans sa conférence ce que peut être aujourd'hui, dans les pays d'Europe de l'Est mal libérés, l'exigence d'une nouvelle dissidence intérieure. En luttant à la fois contre le centralisme totalitaire au nom de la liberté individuelle et contre le particularisme chauvin au nom de l'humanisme universaliste, il pose la question qui va dominer l'histoire du prochain siècle partout dans le monde: celle du rapport de chaque homme avec un peuple, avec un Etat, avec une terre. Qu'est-ce qu'une nation? Dans un monde de plus en plus bigarré, métissé, babélien, les solutions simplificatrices, fondées sur le rejet de l'autre, ne sont plus opératoires. C'est pour avoir méconnu cette évidence que les peuples yougoslaves se massacrent et que l'un d'eux, militairement le plus fort, a entrepris d'exterminer le plus faible pour lui prendre son territoire, comme si rien n'avait changé depuis les Barbares.

J'ai vécu autrefois en Yougoslavie. Même s'il fallait compter avec les pesanteurs d'un système bureaucratique et policier, les Croates, les Bosniaques, les Slovènes, les Serbes, les Monténégrins, les Macédoniens, et même les populations non slaves de Voïvodine et du Kosovo ont eu la chance de pouvoir vivre dans un espace de solidarité à plusieurs étages, où les réseaux de pouvoir se modulaient du centre à la périphérie. Predrag Matvejevitch a cru à la Yougoslavie. Mais il faut bien reconnaître aujourd'hui qu'elle était un songe. C'est peut-être pour cela que, ces dernières années, il s'est de plus en plus tourné vers une activité de pure création, et non plus seulement d'intervention ou de commentaire. «Deviens qui tu es» dit Goethe. L'écriture du Bréviaire est une réponse à ce défi, comme si, après une longue errance, l'écrivain Matvejevitch entraînait enfin en pleine possession de son génie propre. Et maintenant que la vanne est ouverte, le flot de cette inspiration ne se tarira pas de sitôt: le prochain livre de Predrag Matvejevitch aura pour thème le pain, cet aliment premier devenu symbole de vie.

C'est en 1987 qu'est née cette nouvelle étoile au ciel des lettres, mais sa lumière a mis cinq ans à nous parvenir. Je me souviendrai toujours du moment où j'en ai eu la révélation. Je peux le dater: c'était le 10 février 1991. Je n'avais lu le livre ni dans sa version originale en croate ni dans sa traduction en italien, faute de connaître suffisamment ces deux langues. Je venais de recevoir le manuscrit de la traduction d'Evaine Le Calvé. J'avais toujours admiré l'intelligence, la culture et

le courage de mon ami, mais l'idée ne m'était pas venue qu'il pouvait, en plus, être un grand écrivain, de la dimension de ceux que j'accueille dans mon panthéon où Pascal voisine avec Rimbaud, Michaux avec Proust, Rilke avec Pessoa. Et voici que je voyais surgir au fil de ma lecture, chez cet homme qui m'était pourtant depuis si longtemps familier, une grandeur inconnue, comme lorsque, pendant un voyage, dans un paysage de plaine, au tournant de la route, apparaît soudain, derrière les coteaux modérés qui la cachaient, une haute montagne couverte de neige.

J'aime les incipit, cette «entame» d'un livre où l'auteur abat sa première carte et donne le ton de la partie qui va se jouer. Dès la première page, l'auteur du Bréviaire empoigne le lecteur, pour ne plus le lâcher. Et je me demande si ce pouvoir d'entraînement qu'a parfois le langage n'est pas ce qu'on appelle le style. D'où vient-il, ce pouvoir? Claudio Magris dit que d'un ouvrage à l'autre, de la Poétique de l'événement au Bréviaire, l'écrivain a changé de registre. Il a désormais, dit-il, «trouvé une clé musicale enchanteresse». Quelle est donc cette clé?

Dans une phrase célèbre, Buffon dit que le style n'est que l'ordre et le mouvement qu'on met dans ses pensées. La première originalité du Bréviaire, c'est l'ordre dans lequel sont présentés les éléments du réel, et le mouvement qui nous fait sauter ou glisser de l'un à l'autre. Il va de soi que je ne prétends pas réduire l'intérêt du livre à ses qualités formelles. L'auteur traite un sujet. Il le traite même en un sens plus complètement que les centaines de géographes, d'historiens et de voyageurs qui ont écrit avant lui sur la Méditerranée, puisqu'il n'est pas, lui, un spécialiste. Il veut tout dire, mais en bref. Il nous apprend la direction des vents en Méditerranée, la couleur des vagues, la fabrication des cordages, les mœurs des marins et des terriens, les variations des poids et mesures, les techniques de plongée des pêcheurs d'éponges, les rites funèbres, l'origine des Albanais, la métaphysique des bédouins, le destin des empires, et cent autres choses. Un de ces motifs, le plus important, il faut croire, fait l'objet d'un développement séparé: c'est celui des cartes, mappemondes et portulans. Mais le savoir que contient le Bréviaire n'est pas d'ordre documentaire. D'abord parce qu'il est problématique: il y a, dans ce livre, plus de questions que d'affirmations. Et surtout parce que l'auteur entretient avec son sujet un rapport personnel, presque charnel. La moitié de son être au moins est méditerranéenne. Comment lui, qui a la vocation des rencontres, ne se sentirait-il pas chez lui dans cet espace pluriel, où se

côtoient, s'affrontent ou s'embrassent la terre et la mer, l'orient et l'occident, l'Europe, l'Afrique et l'Asie, les mondes arabe, grec, latin et slave, l'islam, le judaïsme et la chrétienté?

A ma première lecture, trois qualités originales du livre m'avaient particulièrement frappé. D'abord, son caractère concret, sensuel, chaotique. Son contenu est fait de choses réelles, de choses de la vie: arbres, fleuves, animaux, maisons, bateaux, outils, couleurs, senteurs, traditions populaires, marchés, fêtes, contes, jurons et chansons. L'auteur les a apprises dans les vieux livres, mais aussi au cours de ses voyages, dans les musées, sur les plages, dans les bistrotts, dans les ports: c'est à la fois un rat de bibliothèque et un bourlingueur. Ma deuxième surprise, c'était de voir qu'au rebours de ce qui se passe habituellement dans les discours, les traités et les reportages, où les mots ne servent qu'à exprimer les idées, ici, dans le Bréviaire, les choses s'accrochent aux mots.

Cette primauté des mots est soulignée par l'addition au Bréviaire et au développement sur les cartes d'une troisième partie, intitulée précisément Glossaire. Mais le plus étonnant, c'était de voir que tout cela fonctionne à la manière d'un récit. Le Bréviaire raconte une histoire et trace un itinéraire. Une onde de sens le parcourt et les blancs qui le ponctuent, séparant les développements successifs, me font penser aux manchons qui, en mécanique, assurent la transmission du mouvement d'un organe à l'autre. Je me suis souvenu de Sartre: un roman, disait-il, est une grande forme en mouvement.

Le Bréviaire n'est pas un roman. Qu'est-ce que c'est? Je réponds sans hésiter: un essai. Mais pas au sens qu'on donne trop souvent aujourd'hui à ce terme galvaudé, qui a fini par désigner n'importe quel discours. L'essai, dont le territoire est délimité par la philosophie, la fiction, la poésie et le journal intime, est un genre majeur, dont Montaigne avait donné le modèle et le chef d'œuvre. Il y a trente ans que j'attends qu'un grand écrivain réinvente l'essai. C'est fait. Predrag Matvejevitich a proposé un modèle de cet essai du troisième type qui sera, je crois, la forme littéraire de demain.

Après ce portrait du lauréat en forme de triptyque, il resterait à rechercher, pour finir, l'unité profonde que recouvre cette apparente diversité. Mais j'y renonce. Il y aurait trop à dire et cela demanderait trop de temps. Ou bien peut-être n'y aurait-il rien à dire, que des évidences.

Décomposer Predrag Matvejevitch en trois morceaux n'était peut-être après tout qu'un artifice rhétorique ou pédagogique. Il va prouver, dans un instant, l'unité de sa parole en parlant. Il n'a pas besoin de moi pour se recomposer, pour « se garder soi dans le sien », comme dit Henri Michaux.

Mais puisqu'il faut obligatoirement une conclusion (bien que le Bréviaire, lui, n'en ait pas), je citerai une formule. Elle n'est pas de Matvejevitch, mais elle pose bien la question qui est chez lui aussi centrale que le « to be or not to be » chez Shakespeare ou le « Cogito » chez Descartes. Il est, depuis une dizaine d'années, vice-président du P.E.N. Club, organisation internationale d'écrivains à laquelle j'appartiens moi aussi, à un rang moins élevé. Le P.E.N. Club (le sigle signifie Poets, Essayists, Novelists) a été fondé après la première guerre par un anglais. Le Président actuel est hongrois, le Secrétaire général, français.

L'organisation tient son congrès chaque année dans une ville différente, sur un thème proposé en principe par le centre qui nous reçoit. Après Hambourg, Lugano, Séoul, Montréal, Barcelone et Rio, la ville choisie pour le prochain congrès est Dubrovnik, et le thème de nos travaux sera : « Le lieu comme destin ».

Rimbaud cherchait « le lieu et la formule ». Mais peut-être un lieu est-il déjà une formule ? « La Méditerranée, dit Matvejevitch à la fin du Bréviaire, est aussi un destin ». Nous vivons sur la terre. Dans le petit coin de terre où le hasard génétique nous a fait naître, mais aussi, et autant, sur toute la terre. Et nous y avons un devoir, celui de « bien faire l'homme », comme disait Montaigne. La leçon que je retiens de l'œuvre de Predrag Matvejevitch, héritier des Grecs et grand maître de « géopoétique », c'est que nous devons assumer notre condition comme étant à la fois spécifiquement humaine, ce qui suppose une transcendence, et communément terrestre, ou terrienne, ou terraquée, ce qui nous impose une immanence. J'adore la dernière citation de son livre, qu'il a recueillie de la bouche d'un marin juif grec : « Donne-moi le bonheur et jette-moi à la mer ». C'est dans cette perspective de la vie immédiate et des fins dernières, de la liberté et de la nécessité, qu'il vaut la peine, pour le poète, d'écrire et, pour nous, de le lire. Et tout le reste est littérature.

Robert Bréchon

DE LA DISSIDENCE, DANS L'AUTRE EUROPE

L'Europe de l'Est a été une appellation plus politique que géographique ou culturelle, imposée par la seconde guerre mondiale et la guerre froide. Ce nom devient quelque peu désuet, un terme ci-devant. On lui en substitue un autre, tout aussi imprécis: l'Europe centrale et orientale. L'Europe dite centrale compte également des pays qui – comme l'Autriche ou la Suisse – n'ont pas été assujettis par l'Est. Cette substitution de terminologie est en elle-même significative.

L'Autre Europe est également une notion mal définie, à dessein peut-être. Qu'est-ce qui est autre dans cette partie de l'Europe, qu'est-ce qui est européen dans cette altérité? Personne n'a répondu à la question, je ne sais même pas si elle a été posée.

L'Europe dans son ensemble n'est plus ce qu'elle était naguère. Ce que l'on nommait le Tiers-Monde a également changé. D'aucuns nous proposent déjà d'envisager un Quart-Monde. Quoi qu'il en soit, une partie de l'Autre Europe d'aujourd'hui relève apparemment du Tiers-Monde d'hier: restes de l'empire soviétique, vestiges de l'ancienne Russie, de la Biélorussie ou de l'Ukraine, une Yougoslavie désagrégée, confins des Balkans, de la Bulgarie ou de l'Albanie, de la Roumanie, peut-être de la Grèce aussi. Après un bouleversement aussi brutal qu'inattendu, les notions d'Europe occidentale et orientale semblent finalement correspondre à deux points cardinaux. On pourrait se réjouir de ce bon usage des mots si les choses elles-mêmes en allaient autrement.

Si l'Autre Europe est une qualification ambiguë, la réalité qu'elle recouvre ne l'est pas moins. Nous observons de nos jours cette réalité telle qu'elle a été et telle qu'elle devrait être. La rhétorique s'accorde de ces ambivalences, la politique en tire parti. La rhétorique politique en abuse. La littérature, elle, tente parfois de les mettre au clair.

La notion de dissidence prête à son tour à confusion. Le terme a été importé de l'Europe occidentale et appliqué au sort subi par une partie de l'intelligenzia des pays dits de l'Est, plus particulièrement de la Russie. La langue russe appelait au début ces intellectuels récalcitrants (ce n'étaient pas toujours des intellectuels) inakomyслиachtchié: «ceux qui pensent autrement». Nous nous sommes habitués par la

suite à les nommer dissidents ou dissidence, comme l'on s'habitue à tout. « Pour faire honnêtement son travail, l'écrivain doit être un dissident à l'égard de l'idéologie, de l'Etat ou de la Nation », disait l'écrivain croate Miroslav Krleža, maître de mon apprentissage.

Je n'ai nullement l'intention de m'attarder sur ces gloses philologiques. Il s'agit simplement d'éviter le piège des mots que nous employons, parfois aussi équivoques que les choses mêmes que nous prétendons éclaircir. Certains événements qui ont annoncé ou suivi l'écroulement des régimes à l'Est de l'Europe se présentent parfois sous forme de grandioses métaphores: Tchernobil, le mur de Berlin et sa destruction, la « tache d'huile » (il faudrait dire de sang) qui ne cesse de s'élargir en ex-Yougoslavie. Cette métaphorisation, peut-être inévitable, est susceptible de nous détourner du véritable « contenu des choses » ou d'en diminuer la portée. Aussi est-il recommandable d'énoncer directement ce qui nous concerne de près, évitant autant que possible l'ambiguïté dont je viens de donner des exemples.

Ce n'est pas seulement le système qui s'est écroulé dans des pays dits de l'Est, la société elle-même y a éclaté.

Nous vivons aujourd'hui bien plus des transitions que de véritables transformations.

Les régimes totalitaires abattus, nous restons cependant hantés par l'esprit de totalitarisme.

Nous avons dénoncé l'histoire, nous continuons d'être envahis par l'historicisme.

Nous croyions conquérir le présent, nous ne sommes pas capables de maîtriser le passé.

Nous devons rêver le futur, celui-ci obscurcit notre rêve: un vide infini nous effraie...

Nous voyions naître des libertés, nous ne savons qu'en faire ou risquons d'en abuser.

Nous condamnions des utopismes, et les meilleurs d'entre nous ont encore la nostalgie de l'utopie. (J'ajouterai que celle-ci me semble parfois salutaire.)

Nous avons défendu un héritage national, nous devons à présent nous défendre de lui.

Les partages s'imposent, il n'y a plus guère à partager.

Nous constatons quotidiennement que «les choses vont mal», les choses pourtant continuent d'aller.

Nous fondions nos espoirs sur la culture, la culture même est un piètre remède.

Nous souhaitions enfin sortir de la misère, celle-ci nous accompagne comme une ombre.

Maints d'entre nous avaient une foi aveugle en une Europe dont les plus grands esprits européens n'ont jamais cessé de douter.

Ainsi notre horizon se dessine-t-il en traits saccadés, en teintes assombries. J'exagère à peine. Manque d'idées force et de repères fiables, défaut de valeurs vérifiées ou d'exemples probants, faillite de l'idéologie et défiance envers la politique. Perte ou détournement de la foi. Incertitudes et désarroi. Serions-nous des héritiers sans héritage?

Bien des choses se présentent sous forme de paradoxes au cours de ce passage du totalitarisme au post-totalitarisme, du système de parti unique au pluripartisme, de la dictature à la démocratie. Comme si, après le tourbillon des événements, devait inévitablement s'installer un marais, connu dans l'histoire. J'ai tenté de faire, telle une litanie, un inventaire de nos désillusions, dans une lettre adressée en 1991 à un poète russe émigré:

nous voulions que nos frontières soient ouvertes vers l'Europe et aujourd'hui c'est l'Europe elle-même qui redoute l'ouverture des frontières;

nous réclamions la liberté des nations et maintenant surgissent de tous côtés des nationalismes;

nous exigeons le respect des croyances religieuses et nous nous heurtons à des cléricatismes ignorant toute tolérance;

l'idéologie bolchevique et stalinienne, qui a créé le goulag et Kolima, fait place à une idéologie nationale et nationaliste, celle-là même qui a déclenché les deux guerres mondiales et rendu possible Auschwitz;

la démocratie est proclamée sans que s'instaure pour autant une société démocratique: nous n'assistons le plus souvent

qu'à la naissance d'une «démocrature» (je forge ce mot insolite pour désigner un hybride de démocratie et de dictature);

on prône de toutes parts le marché libre et l'économie de marché comme remèdes universels, alors que tant de ces pays manquent de marchandises;

nous avons plaidé pour la dignité dans les relations entre les hommes et les peuples (que l'on me pardonne ces mots pathétiques!) et nous rencontrons soit le mépris du monde occidental pour le misérabilisme de «ces pays de l'Est», soit les sollicitations humiliantes de l'Est à l'Occident;

nous avons tout fait, enfin, pour défendre la littérature dissidente (je la prends ici pour symbole) et à présent, confrontée à la critique dans sa langue originale, elle s'avère, hormis de rares exceptions, bien plus une dissidence qu'une véritable littérature (nous en étions déjà conscients, mais préférerions nous taire là-dessus, hypocritement).

Cette litanie pourrait aisément se poursuivre, au long d'énonciations tout aussi paradoxales. La position et le rôle de l'intelligentzia et de la dissidence dans l'Autre Europe ont substantiellement changé: la critique de la société et du pouvoir s'exerce à présent sur la place publique, dans la presse, au parlement. Dans le travail qu'elle accomplit, l'expression littéraire n'est pas pour l'instant de première nécessité. Tant mieux pour la littérature! La censure étatique et idéologique a cessé d'agir ou bien, là où elle existe encore, elle est au service d'un autre Etat et d'une idéologie différente. Cela est également valable pour l'autocensure: celle-ci se réduit à la conscience morale.

Le type de dissidents de l'époque révolue, en particulier dans la littérature, ne semble plus indispensable (ce ne sera certainement pas le cas demain, mais c'est là un autre problème). C'est en fait la démocratie qui devrait prendre à son compte la nouvelle dissidence, mais cela ne va pas de soi: la pratique démocratique ne parvient pas à se développer ou à renaître de ses cendres. L'écrivain qui continue à être dissident à l'ancienne manière, à tout prix, au prix même de son ouvrage, devient problématique en tant qu'écrivain. Rares sont ceux qui ont réussi à faire de la littérature avec la dissidence ou grâce à elle. L'écrivain qui s'est davantage affirmé par sa prise de position que par son

œuvre ne peut obtenir en littérature que la place qu'il mérite en tant qu'écrivain. Certes, les commanditaires ne sont plus ceux d'hier, mais les exigences de l'art lui-même n'ont pas changé. Elles ne changeront jamais. Nous voyons de toutes parts des hommes de lettres qui refusent de l'admettre: comme si ce qui s'est passé ne leur avait rien appris. Tant pis pour la littérature qu'ils continuent de produire!

L'expression écrite des changements en cours apparaît plus journalistique que littéraire. On doit se faire à cette idée: il fallait s'y attendre. Les portes étant grandes ouvertes, il ne s'agit plus de les enfoncer, surtout pas avec les outils artistiques. L'ancien rôle de l'écrivain qui éveillait ou édifiait le peuple appartient au passé, il faut le dire et l'accepter. Dans un régime totalitaire, l'intellectuel pouvait être l'otage de la vérité (j'employais naguère cette formule à propos de Sakharov). L'occasion nous était offerte de défendre «les humiliés et les offensés», de nous ranger du côté des minorités et des marginalités, de nous confronter aux pouvoirs et aux hiérarchies. Dans les scénarios actuels, de tels rôles sont rares, sinon inexistants. La seule tâche de fossoyeur rebute à la longue. Et il ne faut pas espérer que l'écrivain occupera, dans les (nouveaux) rapports de la politique et de la littérature, une place particulièrement importante. Tant mieux pour lui: c'est là que je vois ses chances. Ce que nous avons vécu devrait nous servir de leçon.

Après tant de perturbations sur l'échiquier de l'Autre Europe, certains de nos confrères ont obtenu, dans l'Etat ou en politique, des places éminentes. Il s'agit toutefois de mérites acquis sous l'ancien régime, auquel ils se sont opposés et qu'ils ont aidé à renverser. Nous ignorons pour l'instant comment on pourra mériter de la société nouvelle. De toute évidence, la besogne ne fera pas défaut. Encore faudra-t-il savoir ce que l'on attend de l'écrivain et à quoi lui-même peut s'attendre: quels risques, obligations ou défis, combien de liberté et de folie enfin. On peut espérer que les plus hardis d'entre nous observeront avec ironie la médiocrité ou la vanité des nouveaux gouvernants, l'arrogance ou la démente des nationalismes, l'arriération de la foi ou de l'idéologie cléricales, le populisme primitif ou le faux messianisme, le mauvais goût des discours et des manifestations politiques dont nous sommes témoins, l'inflation des signes et des symboles que nous sommes obligés de subir. Dans la mesure où les exaltations nationales et religieuses seront envahissantes et astreignantes, nous pouvons présumer que les nouvelles dissidences seront antinationalistes et laïques. Il ne

sera ni facile ni sans danger de taxer de mépris, et pas seulement en littérature, les rituels obsolètes et comiques, les partialités égoïstes et ethnocentriques, les idéologues qui fabriquent des idées pour les chefs qui en manquent. Personne n'écrit au colonel, dit le titre d'un roman latino-américain. Il se trouve toujours, hélas, quelqu'un qui est prêt à se charger de cette besogne. Parfois plus d'un: des associations d'écrivains, des académies des sciences et des arts, la soi-disant «intelligentzia honnête» s'en sont acquittées de manières diverses, et le feront encore, si besoin est. D'autant plus qu'une inflation des signes et des symboles, déjà mentionnée, facilite une telle pratique.

Les nouveaux dissidents (donnons-leur pour l'instant ce nom, tant qu'ils n'en auront pas trouvé eux-mêmes un autre, peut-être plus convenable) seront confrontés au fait que les véritables et profonds changements sont rares et pénibles, parfois absurdes ou grotesques. Voyons enfin de plus près quelques questions où notre adhésion ou notre refus pourraient se faire sentir, s'exercer notamment dans les pays qui, après tant d'expériences traumatisantes, cherchent leurs identités et tentent de se retrouver.

Dans le bilan qui s'impose à la fin du siècle – et nous sommes à la fin d'un siècle et d'un millénaire à la fois – l'humanisme de notre époque ne pourra prétendre qu'à une part des plus modestes. Face aux grandes inventions techniques et scientifiques, aux énormes destructions humaines et matérielles, certaines idées et réflexions qui auront été les nôtres y trouveront toutefois leur place: une nouvelle façon de valoriser différence et particularité, une approche nouvelle (hélas, plus théorique que pratique) de l'individu et de son identité. Peut-être est-ce la tâche d'une dissidence que de nous mettre en garde face à un mauvais usage de certaines de ces acquisitions?

La notion d'identité est liée à la problématique des droits de l'homme et, en dernière conséquence, à celle de l'Etat de droit. Les concepts de particularité et de différence se rattachent à la question nationale, si douloureuse dans plus d'un pays, ainsi qu'aux cultures nationales au sein desquelles se profilent idéologies et programmes. Il est inutile de répéter ici ce qui a été déjà maintes fois dit et écrit. L'identité ne saurait être réduite à une seule acception. Il faudrait se garder de ne l'employer qu'au singulier: idem, nec unum, rappelait déjà la sagesse latine. Les civilisations complexes possèdent et cultivent des identités plurielles (cela vaut également pour les hommes et les œuvres qui les

incarnent ou les expriment). Les identités de la culture – mode de vie et modèles de création, discours et styles – supportent mal les réductions imposées ou arbitraires. Il n'est pas toujours facile de concilier les éléments différents ou contradictoires qui composent et reflètent notre être individuel et social. La provenance régionale, nationale, européenne ou autre, et les mentalités qui en relèvent entrent souvent en conflit. Nous rencontrons quotidiennement ceux qui se disent « nationaux » et ne sont en fait que régionalistes, les « Européens » qui restent des nationalistes coriaces, les « citoyens du monde » qui placent leur appartenance religieuse, ethnique ou raciale au-dessus de tout autre principe ou toute autre valeur. Une nouvelle culture civique s'acquiète plus difficilement qu'on ne le croit.

La distinction entre l'identité de l'être et l'identité du faire me semble à cet égard essentielle. Nous sommes les témoins, et cela non seulement dans l'Autre Europe, d'un discours tourné presque exclusivement vers le passé de la nation, ses traditions respectives, sa religion (« Vive la Pologne, sainte, éternelle, catholique » etc., s'exclame un Lech Walesa lors de sa campagne électorale). En même temps l'absence de projets réels et réalisables, sur le plan de la société et de son avenir, reste évidente. Je songe à un Jacek Kuron, ancien dissident nommé ministre du travail en Pologne, avouant avec amertume : « Nous n'avons ni programme ni politique sociale ». Dans le premier cas nous avons affaire à une identité de l'être, pathétique ou caricaturale selon les circonstances, disposant le plus souvent d'une rhétorique et d'une mise en scène appropriées ; dans le second, il s'agit d'une identité du faire, qui n'arrive pas à se définir ou à prendre une forme concrète (restant souvent prisonnière des mythes nationaux). Dans l'un et l'autre cas la réduction de la notion d'identité est manifeste.

Notre époque a fait valoir, plus explicitement que celles qui l'ont précédée, le droit à la particularité individuelle, nationale, linguistique, voire sexuelle : autrement dit le droit à la différence. Ce droit devrait, dit-on à juste titre, figurer dans une nouvelle Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen qui attend d'être reprise et complétée. Quoi qu'il en soit, il ne faut pas confondre particularités et valeurs. Une particularité n'est pas en soi une valeur et ne l'est surtout pas a priori : elle doit au préalable s'affirmer telle. (Il m'arrive souvent de plaisanter amèrement à ce sujet : l'anthropophagie n'est-elle pas, elle aussi, une particularité ?) Toutes les fois que, sans un examen critique adéquat, on donne aux particularités un statut ou une signification de valeur, on

glisse vers le particularisme: l'échelle de valeur s'abaisse ou s'adapte à des critères partiels ou circonstanciels, à une «mauvaise foi», comme l'aurait dit un autre maître de l'école buissonnière que je fréquentais, Jean-Paul Sartre. Les exemples abondent dans l'Autre Europe, comme dans l'Europe tout court, et ailleurs. Le particularisme s'annonce à nouveau comme notre destin.

Le vocabulaire des vieilles idéologies, habilement travesties en démocraties, affectionne des termes d'identité et de particularité pour se justifier, s'imposer à nouveau sans pour autant se renouveler. Notre modeste dissidence, si elle ne peut l'arrêter, devrait s'y opposer. En ce qui concerne la culture, le rapport entre l'identité de la nation et celle de la culture nationale se constitue, la plupart du temps, selon un déterminisme primaire. Ceci est également valable pour la culture religieuse. Un manque évident de laïcité caractérise plusieurs pays de notre continent, presque toute la Méditerranée, une bonne partie de l'Europe de l'Est, de l'Ouest comme du Centre: une laïcité non seulement à l'égard de la religion (une telle attitude pouvant être adoptée également par des croyants, surtout ceux qui distinguent religion et foi, à l'instar d'un Berdjaev ou d'un Denis de Rougemont), mais aussi une laïcité vis-à-vis de la conception religieuse de la nation ou de l'idéologie devenue croyance. Ce sont là des questions d'adhésion ou de refus, souvent de même ordre, parfois parallèles ou contiguës.

Nous en connaissons bien d'autres. Certaines expériences d'une culture nationale ne sont pas entièrement communicables aux particularités (identités) d'une autre culture. Leur degré de convergence est lui aussi soumis à des limitations, variant selon la diversité des formes ou l'hétéronomie des fonctions de chaque culture respective. Des traits spécifiques échappent, plus qu'il ne paraît, à une analyse ou à une valorisation à prétention universelle. La création des cultures nationales sur notre continent a exigé l'élimination des cultures locales, régionales, dialectales, de toutes celles qui ne se laissaient pas assimiler au projet de la nation, notamment de l'Etat-Nation. Il est peut-être utile de rappeler également quelques expériences, déjà vécues ou observées en Europe comme ailleurs: nouvelles formes d'échanges ou pratiques de communication, et les leçons que l'on peut en tirer, phénomènes d'acculturation, de croisements ou de métissages, existence des cultures plurielles, dotées d'un réseau interne de liaisons et de réciprocity, insuffisances des cultures nationales renfermées sur elles-mêmes et génératrices d'idéologies régressives, tragédie de l'étatista-

tion et de l'idéologisation de la production culturelle et artistique, mal de l'autarcie frappant aussi bien les «grandes» que les «petites cultures».

Notre époque nous a apporté diverses expériences qui s'opposent à l'idée d'une culture nationale complètement homogène ou unitaire: émigrations de toutes sortes (je mets ce mot au pluriel, en pensant en même temps aux émigrations dites intérieures, non moins importantes que les autres), marginalisations de tout ordre, diasporas horizontales et verticales, dans le temps et l'espace, dans l'Autre Europe et de par le monde. Nous sommes témoins, entre autres, d'un débat fondamental, peut-être encore plus explicite aujourd'hui qu'hier, entre l'engagement national dans chacune de nos cultures et l'appréhension qu'un tel engagement n'aboutisse à un état de sujétion à l'égard de la nation, de l'Etat-Nation en particulier, de l'idéologie nationale ou de l'idéologie tout court. L'Autre Europe, de nos jours, en témoigne.

Chacune de ces questions se pose, cela va sans dire, en fonction des situations particulières. Je parle d'un pays où sévit une guerre effroyablement cruelle. Personne ne l'a prévue. Nous avons vu la haine (je lui ai consacré tout un livre) mais non la fureur qui se manifeste. Nous avons connu l'intolérance dans cette partie de l'Europe et de la Méditerranée, fracturée par le schisme chrétien et la pénétration de l'Islam, mais nous ne croyions plus à la possibilité d'un délire semblable à celui qui se déchaîne. Ma propre attitude — ma dissidence si j'ai le droit de l'appeler ainsi — a été fondée sur l'idée de l'unité et non pas de la division. J'ai été un partisan quasi inconditionnel de la communauté des Slaves du Sud, jusqu'au moment où j'ai vu les hordes des agresseurs piétinant les gravats des ruines de Vukovar, et chantant. Que dire après Sarajevo! Je ne peux pas ne pas ressentir les blessures de la Croatie où j'ai passé la plus grande partie de ma vie, ne pas vivre le supplice de la Bosnie-Herzégovine et la destruction de Mostar où je suis né. J'aime ces pays. La dissidence perd tout son sens face à la souffrance: elle deviendrait amoral, immorale, l'un et l'autre à la fois. Je me refuse pourtant à brandir les drapeaux, les armoiries et les blasons nationaux, geste que beaucoup sont prêts à faire avec une jubilation qui m'inquiète. Je salue l'opposition serbe, ces dissidents, rares, hélas, et désunis, qui récusent courageusement la politique de l'agresseur venant de leur côté. Ils sont pour moi «une autre Serbie», fraternelle. Je ne parlerai pas ici de la responsabilité de l'Europe, d'une rhétorique qui se substitue à l'action et d'autres questions afférentes. Je

jeterai cependant un regard rapide vers l'Est et vers l'Ouest de notre vieux monde.

Le sort de l'Autre Europe ne dépend plus, comme auparavant, de l'ex-Union Soviétique. Toutefois, nombreux sont ceux qui ne cessent de s'interroger sur l'avenir du nouvel Etat russe et sur l'influence qu'il pourra exercer. Quelle sera, en fait, la Russie de demain: nationale et traditionnelle comme autrefois ou bien démocratique et moderne, «Sainte» ou profane, collectiviste et populiste, orthodoxe et schismatique à la fois, plus blanche que rouge, moins slavophile qu'occidentaliste, aussi asiatique qu'européenne, davantage une «Russie que la raison ne saurait embrasser et en laquelle on peut seulement croire» (comme le disait le poète Tioutchev au XIX^e siècle) ou encore celle, «robuste et au gros cul» (tolstozadaïa), qu'a chantée Alexandre Blok durant la Révolution, «avec le Christ» ou «sans la croix»? Quoi qu'elle devienne, la Russie ne pourra penser sa propre histoire si elle néglige ou sous-estime ces questions. Nous devons à notre tour formuler des interrogations analogues devant tant de comportements conservateurs, d'attitudes traditionalistes, d'états d'esprit rétrogrades qui resurgissent dans certains pays dits naguère socialistes ou communistes. Il nous faut nous armer de nouvelles formes de critique, sociale et culturelle à la fois. C'est dire d'une certaine dissidence.

En ce qui concerne le monde slave (s'il nous est permis de le considérer ainsi, d'une manière romantique, comme un ensemble, et de généraliser ce qu'il y a de divers ou d'irréductible dans ses composantes), d'un côté apparaissent des sensibilités puissantes et profondes, vulnérables par leur nature et blessées par leur expérience; de l'autre, nous constatons (nous avons du mal à l'avouer) notre manque fatal de sens d'organisation sociale, de projets rationnels, concrets, viables. Ce qui est à coup sûr l'une des causes des catastrophes auxquelles nous payons – et nous continuerons longtemps encore à le faire – un lourd tribut. L'Europe s'est engagée sur un autre chemin, pas le meilleur possible mais assurément plus efficace: nous lui aurons montré où il ne fallait pas aller, nous lui aurons épargné les efforts et les sacrifices que nous a coûté l'une des plus exaltantes utopies de l'humanité et l'une des aventures les plus douloureuses de l'histoire moderne. Notre tragédie à nous, c'est peut-être aussi de ne pas avoir le droit de chercher une quelconque reconnaissance, moins encore une gratitude, pour cet apport ressemblant à un grandiose fantasme. Nous pouvons sans doute nous défendre du mépris ou de la commisération

en avançant l'idée de l'émancipation de l'homme qu'il est impossible d'annihiler et qui, tôt ou tard, devra resurgir. Mais cette idée même reste étrangère à la plus grande partie des intellectuels de cette Europe que j'appelle en l'occurrence «autre», à ceux surtout qui, conservateurs bornés ou particularistes aveuglés, deviennent si nombreux parmi nous. De telles positions, de tels états d'esprit trouvent aisément un soutien de l'autre côté, s'il existe encore deux côtés dans notre continent.

Au moment où l'occident européen cherche lui-même son unité, il est peut-être opportun de se souvenir de certaines idées défendues par nos prédécesseurs. A la veille de la seconde guerre mondiale – de cette guerre conçue, annoncée et perpétrée au sein de notre glorieuse civilisation – des mises en garde furent formulées par quelques rares esprits critiques. «L'Europe sera sérieuse ou ne sera pas... Elle sera plus scientifique que littéraire, plus intellectuelle qu'artistique. Pour maints d'entre nous cet enseignement sera cruel». Ainsi nous admonestait un Julien Benda dans son «Discours à la Nation Européenne». Nous pourrions, peut-être, modifier quelques accents de telles mises en garde ou leur apporter, dans le même esprit, des compléments. Il serait souhaitable que l'Europe à venir fût moins europocentriste que celle du passé, plus ouverte au Tiers-Monde que l'Europe colonialiste, moins égoïste que l'Europe des Nations, plus consciente aussi de son «esprit européen» et moins encline à l'américanisation. Il serait utopique de s'attendre à ce qu'elle devienne, dans un temps prévisible, plus culturelle que commerciale, moins communautaire que cosmopolite, plus compréhensive qu'arrogante, moins orgueilleuse qu'accueillante et, en fin de compte, pourquoi pas, un peu plus socialiste à visage humain ou moins capitaliste sans visage.

Predrag Matvejevitch

PREDRAG MATVEJEVITCH
Bréviaire méditerranéen (Fayard, 1992)

«Matvejevitch nous offre avec ce livre un exemple fascinant, riche d'intelligence et de poésie, un mélange de rigueur et de témérité, de précision scientifique et d'épiphanie de l'infini... Un livre génial, fulminant, inattendu.»

(Claudio Magris: Préface)

«Ce livre inspiré mêle les genres, l'érudition et l'imagination, les documents d'archives et les souvenirs personnels, la rigueur et la fantaisie, la phénoménologie et la philologie, le vocabulaire technique et les énumérations baroques... C'est l'équivalent, pour la géographie, de ce que Marguerite Yourcenar a fait pour l'histoire.»

(Robert Bréchon: Postface)

«Un hymne qui fait la part du lyrisme, du savoir, du mythe. Admirables visions de l'approche rêvée, truquée, où prennent place la terreur, l'audace, l'expiation... Le livre d'une vie, le livre qui pèse le poids d'un homme... Ce bréviaire est un acte de foi.»

(André Brincourt: «Le Figaro»)

«Livre d'heures d'un office quasi divin pour une mer dont on ne peut dire avec certitude où sont les limites; et que l'auteur explore jusqu'à la Mer Noire... Son imagination recrée un monde mouvant et divers; et cependant unique.»

(Nicole Zand: «Le Monde»)

«Un catalogue de tous les topiques et discours possibles sur la Méditerranée... Une écriture retravaillée à l'infini, toujours plus dense et resserrée.»

(Marc Semo: «La Libération»)

«Ce Bréviaire méditerranéen prend l'allure d'un Evangile, d'un Evangile de réconciliation... C'est baroque à force de classicisme, dionysiaque bien qu'apollinien.»

(Robert Bonnaud: «La Quinzaine Littéraire»)

«C'est le monde du chant dionysiaque qu'a choisi Matvejevitch... Cet écrivain croate nous livre une merveilleuse odyssée entre les sirènes impitoyables et les Néréides, ces nymphes bienfaitrices qui ont le corps de Vénus.»

(Gérard Spiters: «Le Quotidien de Paris»)

«A lire absolument par tous ceux que la Méditerranée fascine. Quel choc! ...Brillantissimes et subtils développements.»

(Philippe Doumenc: «Lu»)

«Un merveilleux bréviaire»

(Philippe Petit: «L'Événement du Jeudi»)

«A l'instar des poètes hellénistiques, Matvejevitch est un collectionneur passionné de petits faits qui résonnent davantage que les grandes orgues de l'histoire officielle, un amoureux des mots dont il sait apprécier la rareté et la musicalité.»

(Michel Grodent: «Le Soir»)

«C'est sans aucun doute le voyage le plus fascinant que nous offre Matvejevitch... Après la lecture de ce Bréviaire on se dit qu'il nous reste encore bien des choses à apprendre sur cette mer qui est à notre porte.»

(Josefa Martinez: «La Marseillaise»)

«L'œcuménique Matvejevitch, tout en soulignant les contradictions de l'univers qu'il passe en revue, plaide pour sa profonde unité. Le grand livre de Predrag Matvejevitch y contribue à sa manière.»

(Paul-Jean Franceschini: «L'Express»)

«Plus que quiconque, Matvejevitch a réfléchi sur l'identité plurielle. Mieux encore, son Bréviaire méditerranéen donne une forme littéraire appropriée, nouvelle et forte à cette méditation. Il fonde une poétique de l'unité sur l'infini catalogue de spécificités très exactes. Il institue une morale qui rend compte de nos métissages... Célébrant ce qui, en cette incomparable mer du Sud, naquit des échanges et des mélanges, il manifeste l'épanouissement en Europe d'un genre littéraire nouveau, composite – science, poésie, géographie, histoire, sagesse.»

(Bertil Galland: «Le Nouveau Quotidien de Lausanne»).

«Saga des gestes simples et pourtant hérités d'une longue sagesse des navigateurs, gardiens de phares, pêcheurs, guetteurs d'horizon. Matvejevitch s'est glissé dans leurs mots, leurs accents, leurs jurons... Matvejevitch offre aux Européens que nous sommes la richesse d'une vie accrue, inépuisable comme la Méditerranée.»

(Danielle Brison: «Les Dernières Nouvelles d'Alsace»)

«L'ordonnancement magistral d'une aussi vaste matière, la pertinence constante des rapprochements, la richesse et la propriété de la langue, et l'altière simplicité du style... Voilà un livre qu'aurait agréé le grand historien de la Méditerranée Fernand Braudel, le poète de toutes les mers Saint-John Perse.» (Pierre Calderon: «Le Journal de Tanger»)

«Avec son écriture ondoyante, orchestrée comme une symphonie marine, le Bréviaire méditerranéen a été pris pour un poème en prose. Mais s'il est vrai que Predrag Matvejevitch montre un art poétique indéniable, celui-ci n'a rien à voir avec une quelconque surenchère kitsch sur les beautés de la mer et des plages. Il serait plutôt baudelairien, occupé à saisir par un vaste réseau de correspondances la profonde et ténébreuse unité du monde méditerranéen. C'est à ce projet que contribuent le savoir des marins et celui des érudits, l'histoire et la botanique, la cartographie et la philologie. Sans oublier bien sûr la science ambiguë des mots qui dénote le grand écrivain.»

(Michel Audétat: «L'Hebdo», Lausanne)

«Le mélange de poésie, de tragique, de profondeur philosophique qui marque chaque page n'est pas étranger à l'audience surprenante qu'a rencontré le livre en Italie comme en Espagne... Cette philologie de la mer qu'il constitue pas à pas, à travers toutes les époques et tous les lieux, c'est aussi le sang qui sourd d'une blessure, un cri de révolte contre l'absurdité de l'histoire présente, avec ses morts et ses souffrances inutiles.» (Jean-Michel Palmier: «Le Magazine Littéraire»)

«Par ce temps de matérialisme en roue libre, l'humanisme de Predrag Matvejevitch apparaît comme une dissidence parmi les plus radicales, comme une foi qui a donc trouvé son bréviaire.»

(Eric Naulleau: «La Revue de l'Institut Méditerranéen»)

«Predrag Matvejevitch n'est à l'aise que dans la subtilité... Il libère le mythe évanescant en le dégageant de la matière. Chez lui, l'affirmation et son contraire ne se nient pas mutuellement, ils s'enrichissent l'une par l'autre pour définir une poétique de l'incertitude fondatrice où le scrupule, encore plus que le doute, pèse de tout son poids.»

(Laurand Kovacs: «La Nouvelle Revue Française»)

«Predrag Matvejevitch a écrit un bréviaire indispensable aux lumières de nos écritures, aux restitutions mémoriques de nos errances d'écrivain. Il reste de ce livre une impression de doute, de sérénité et de soirs d'étés interminables. J'y revois l'admirable Albert Camus de Noces, les vieux de Cavafy assis aux terrasses des cafés, les vignes au bord de la mer de Josep Maria de Sagarra. J'y revois des paysages inventés et pourtant réels. La Méditerranée est au bout du regard et s'évade.»

(Jean-Yves Casanova: «Impressions du Sud, Aix-en-Provence»)

«Phénomène rare, Matvejevitch a su associer au plaisir poétique que l'on éprouve à lire son discours sur la Méditerranée, tout un catalogue commentant les grands livres inspirés par la Méditerranée... Après la lecture du beau livre de Matvejevitch, on comprend que l'homme revient toujours à ses premières amours, à sa mère, à sa mer Méditerranée.»

(François Fejtö: «Les Temps Modernes»)

BIBLIOGRAPHIE

Les ouvrages de Predrag Matvejevitich

**Réflexions
sur le nouveau roman** essais, Forum, Zagreb, 1962-1963.

Jean-Paul Sartre essai, Zagreb, 1965.

**Entretiens
avec Miroslav Krleža** Zagreb, 1969.

**Pour une nouvelle
créativité culturelle** essais utopiques, Zagreb 1975,
Prix « Vladimir Nazor » et Prix « INA » pour
le meilleur ouvrage critique en 1975.

**La littérature
et sa fonction sociale**
« contre les méfaits du
réalisme socialiste » Novi Sad 1976.

Ces moulins à vent polémiques littéraires et politiques,
Zagreb, 1977.

**La yougoslavité
aujourd'hui** réquisitoire contre les particularismes,
Zagreb, 1982.

**Lettres ouvertes –
Exercices de morale** édité en « samizdat » (avec S. Masic),
Belgrade 1985; une nouvelle édition de
ce livre, élargie et mise à jour, est publiée
en Italie sous le titre:

Epistolario dell'altra Europa
(Garzanti, Milan 1992).

Bréviaire Méditerranéen Zagreb 1987; traductions italiennes
1988 et 1991 (« Prix Malaparte » pour le
meilleur livre étranger, Italie, 1991;
« Prix Boccaccio Europeo », 1992);

édition espagnole, Barcelone
(«Anagrama», 1991); traductions
allemande (Egon Ammann Verlag,
Zürich, 1993) et hollandaise
(Meulenhoff, Amsterdam), en cours.

LIVRES EN FRANÇAIS

**Pour une poétique
de l'événement** suivi de
**L'engagement
et l'événement**

collection 10/18, Paris 1979 (écrit
directement en français).

Bréviaire Méditerranéen Edition Fayard, 1992 (Préface
de Claudio Magris, postface de Robert
Bréchon), Prix Européen de l'Essai,
décerné par la Fondation Charles Veillon
(Suisse, 1992).

**Epistolaire
de l'Autre Europe** Editions Fayard (Paris 1993).

Communication de dernière minute :

Le Bréviaire Méditerranéen s'est vu attribuer le Prix du meilleur livre
étranger, Paris 1993.

*Cette plaquette a été achevée
d'imprimer en février 1993
sur les presses
de l'Atelier Grand SA,
imprimeurs-éditeurs
au Mont-sur-Lausanne
(Suisse)*